

Laval théologique et philosophique



MARTY, François, *La naissance de la métaphysique chez Kant. Une étude sur la notion kantienne d'analogie*; EVAIN, François, *Être et personne chez Rosmini*; KALINOWSKI, Georges, *L'impossible métaphysique*; FOREST, Aimé, *Essai sur les formes du lien spirituel*

Jean-Dominique Robert

Volume 39, Number 2, juin 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/400033ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/400033ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Robert, J.-D. (1983). Review of [MARTY, François, *La naissance de la métaphysique chez Kant. Une étude sur la notion kantienne d'analogie*; EVAIN, François, *Être et personne chez Rosmini*; KALINOWSKI, Georges, *L'impossible métaphysique*; FOREST, Aimé, *Essai sur les formes du lien spirituel*]. *Laval théologique et philosophique*, 39(2), 233–235. <https://doi.org/10.7202/400033ar>

□ comptes rendus

François MARTY, *La naissance de la métaphysique chez Kant. Une étude sur la notion kantienne d'analogie*. Un vol. 21 × 14 de 592 pp., Paris, Beauchesne, 1980.

François EVAÏN, *Être et personne chez Rosmini*. Un vol. de 21 × 14 de 426 pp., Paris, Beauchesne, 1980.

Georges KALINOWSKI, *L'impossible métaphysique*. En annexe trois lettres inédites d'Étienne Gilson, Un vol. 21 × 14 de 251 pp., Paris, Beauchesne, 1981.

Aimé FOREST, *Essai sur les formes du lien spirituel*. Un vol. 21 × 14 de 205 pp., Paris, Beauchesne, 1981.

Nous avons réuni ces quatre volumes parce que, chacun à sa manière, ils mettent en jeu une certaine défense de la métaphysique *après et malgré* la critique que la tradition kantienne en a faite et qui, aux yeux de beaucoup, semblait en proscrire définitivement la possibilité.

Le plus technique et le plus difficile aussi est celui du Père Marty, s.j. Son travail est une partie de l'énorme thèse qu'il soutint en Sorbonne et dont il nous donne ici ce qui a trait chez Kant à l'analogie. Ce qui permet, selon lui, de reconnaître encore chez Kant une volonté de métaphysique irrécusable. En fait la notion d'analogie est prise ici dans le sens de « relecture » et, par exemple, la relecture qui est faite par Kant de Newton et qui lui permet de proposer une certaine « analogie de la nature ». Comme le souligne l'excellent compte rendu de Michel Malherbe (*Archives de Philosophie*, 1982, n. 3, pp. 479-481), ce que tente ici le Père Marty c'est « une nouvelle analyse qui permette de pénétrer dans le principe générateur de la critique » (p. 479). Et il le fait donc en s'attachant à un concept d'analogie dont l'emploi est diffus et dispersé chez Kant, qui le fait intervenir dans des matières très diverses et à des niveaux d'importance variable (*Ibid.*). Michel Malherbe se pose, évidemment, des objections en soulignant qu'il est peut-être malaisé de « surmonter la disparité entre les quatre sens de l'analogie : analogie de l'expérience, analogie théologique, analogie comme nature des fonctions

régulatrices et réflexives de la raison (le « comme si »). Quoi qu'il en soit « une interprétation se mesure aux débats qu'elle est apte à susciter », et, à cet égard, le livre du Père Marty « donne vie au commentaire de la philosophie kantienne » (p. 481). En bref : « l'analogie, pour le Père Marty, permet d'ouvrir le discours métaphysique, qui n'est donc pas tellement dépassé ni mis au rebut par Kant. La critique est donc interprétée comme naissance d'une *nouvelle métaphysique* ; celle qui est appelée par la pensée moderne (*Ibid.*). Le lecteur excusera nos références à un compte rendu. C'est qu'il m'a paru bien plus autorisé que les réflexions d'un non-spécialiste de Kant. Notons d'excellentes *Tables* et une remarquable *bibliographie*.

Le travail de François Evain est très attachant du fait qu'il vient remettre au point, fort à propos, les idées répandues à tort sur un philosophe italien que les critiques ont accusé inconsidérément d'ontologisme ou de panthéisme. Comme le dit Henri Gouhier dans sa préface : avec Rosmini on se trouve vraiment dans le cas d'un philosophe chrétien, on pourrait dire : d'une « philosophie chrétienne », si l'on entend par là celle où la foi cherche l'intelligence et la trouve. Pour saisir l'importance et la spécificité de Rosmini, il est bon, comme le fait l'auteur, de nous rappeler « le profond désarroi de la pensée chrétienne » à son époque. Car tout semble s'être passé « comme si la philosophie s'était constituée en un savoir hors de la foi, tandis que, en même temps, la foi religieuse s'étiolait à vouloir se sauvegarder de toute influence philosophique » (p. 16). On oublie trop en effet que « la décadence de la scolastique ne cessait de s'accroître depuis Descartes, et que Kant régnait en maître dans les universités allemandes. Aussi bien est-ce cette importance de Kant qui fit que Rosmini s'efforça de penser *autrement que Kant tout en étant passé par lui* et les objections difficiles qu'il avait opposées à la métaphysique ; souvent durcies d'ailleurs et tirées du contexte général qui était celui de Kant lui-même (comme on l'a vu avec le Père Marty). Autre mise au point au sujet de Rosmini : ce dernier, quoi qu'on ait pu dire, connaissait saint Thomas et voulait lui être fidèle :

restaurer le saint Thomas authentique. Ce qui suppose d'ailleurs (on le voit mieux de nos jours) que l'on remette en vigueur les influences platoniciennes et patristiques qu'on laissait trop souvent dans l'ombre. D'ailleurs, l'intérêt et l'actualité de Rosmini ne tient-elle pas au fait qu'il met au centre de sa synthèse la question de l'homme ? Car l'être est présent à l'esprit de l'homme et il serait vain comme le dit F. Evain, « de nous demander si Rosmini est parti d'une philosophie générale de l'être pour en déduire une métaphysique ou s'il a suivi une route inverse » (p. 373) ! Le travail de F.E. est clair et se lit avec plaisir. En même temps on se prend à penser que certains « thomistes » et théologiens de l'époque de Rosmini, plutôt que de le combattre, auraient mieux fait d'essayer de comprendre le sens authentique de sa pensée, et particulièrement de tout ce qui touche chez lui à l'être dont l'homme est le berger. Très bonne bibliographie, et précieuses tables, surtout celle relative aux notions rosminiennes fondamentales.

Pour Georges Kalinowski, la métaphysique ayant été la cible de maintes critiques depuis deux siècles environ, ne peut en fait mourir, et Kant lui-même n'avait-il pas écrit « qu'elle subsisterait toujours » (p. 7). En fait, et les écrits le prouvent — la réflexion métaphysique est encore vivante. Le seul nom de Heidegger, pense G.K., n'en serait-il pas à lui seul la preuve ? Dans son travail personnel, ce dernier entend d'abord « renverser des préjugés » ; dans la seconde il voudrait, en métaphysique, « apporter un souci de rigueur méthodologique à la mesure de notre temps » (*Ibid.*). G.K. souligne sa dette à l'égard de saint Thomas envers qui il prétend être fidèle. Toutefois, ce dernier philosophait en vue de sa recherche théologique et ne présente pas *en tant que telle* sa synthèse philosophique. Certains se sont employés au cours des âges à dégager une telle synthèse de la masse d'écrits où elle se trouve prise. Ceci dit, G.K. n'entend pas recommencer ce genre de travail qui a été si bien fait, chacun à leur manière, par Sertillanges, Gilson, etc. Ce que *lui* veut faire, en effet, c'est « tenir compte des leçons reçues des métallogiciens (sémioticiens) contemporains ». D'où la seconde partie de son travail. Signalons au lecteur le chapitre de la première partie consacré à Heidegger (pp. 112-136). Il est clair que bien des Heideggériens ne souscriront pas aux affirmations de G.K. Ces pages nous semblent toutefois intéressantes et obligent à réfléchir. Si certaines des objections faites à Heidegger le sont peut-être de façon trop tranchante, il reste qu'elles révèlent vraiment des

questions authentiques difficiles à éluder par un simple haussement d'épaules. Pour G.K., il serait surtout nécessaire de comparer la pensée et la recherche métaphysique de saint Thomas et de Heidegger. On verrait qu'il est, en fait, passé à côté de celle du premier ; peut-être d'ailleurs du fait de l'influence de la pensée de Duns Scot (p. 127). G.K. résume lui-même son jugement sur Heidegger et l'influence qu'il pourrait avoir aujourd'hui dans un sens positivement métaphysique au sens profond du mot. Laissons le lecteur juge de ses pages 127-128 ; 136-137. Quant à la critique de l'ontothéologie heideggérienne, il faut lire : pp. 128-135. L'essentiel de la conclusion est : « le grand mérite de Heidegger, du point de vue qui est ici le nôtre, est d'avoir été sensible au *Sein*, à l'*esse*. Il est cependant étonnant qu'il n'ait pas décelé la même sensibilité chez d'autres philosophes... tel Thomas d'Aquin » (p. 136). La seconde partie de l'ouvrage est intitulée : *Esquisse d'une métaphysique*. C'est celle où l'auteur s'efforce de dégager l'ordre propre de la métaphysique de saint Thomas et d'en « expliciter la méthode (règles d'admission des propositions métaphysiques) » (p. 136). C'est là un travail de logicien comme on aurait dit jadis, de philosophe du langage ou de philosophe analytique si l'on veut à tout prix mettre des étiquettes sur une réalisation personnelle et un emploi sui generis de tout l'apport de l'appareil méthodologique créé depuis quelques décennies dans les milieux anglo-saxons particulièrement. Sans oublier que la Pologne compte parmi les pays les plus en pointe dans ce genre d'effort méthodologico-linguistico-analytique (si l'on peut ainsi dire). Cette tentative frisant, disons le mot, la *formalisation* enchantera certains types d'esprits. Nous comprenons leur enchantement, *mais de l'extérieur*, car comme m'aurait dit le Père Bochenski : « vous n'êtes pas dedans » ! C'est la raison pour laquelle nous ne nous permettrons ici ni critique ni louange.

Le recueil de textes d'Aimé Forest n'a pas à être recommandé au lecteur. Tout le monde sait combien nous avons toujours avec lui des pages denses et riches de méditations métaphysiques dont l'intériorité nous ravit. Les réflexions du présent volume se font en articulation à des pensées particulières de l'histoire de la philosophie. Mais on sait comment leur auteur a l'art de dépasser une simple critique historique pour accéder au véritable domaine de la recherche métaphysique. Tout ce recueil est à lire paisiblement, en se laissant porter par le courant sinueux où les reprises abondent mais toujours

accentuées de façons différentes et complémentaires. Nous recommandons particulièrement les pages où l'auteur du *Consentement à l'être* revient sur la part d'*engagement* nécessaire de la pensée métaphysique authentique : celle qui joint à l'affirmation l'élan et l'acceptation de l'amour. Détachons ces lignes pour mettre le lecteur sur la voie : « La piété est déjà présente dans notre consentement à l'être. Il nous conduit vers la profondeur de l'âme et nous fait saisir son achèvement dans l'adhésion. Il n'est pas une simple dépendance envers le monde donné que nous n'aurions qu'à ratifier. C'est une adhésion à une présence saisie à travers les réalités du monde... Ainsi la piété est en son premier moment l'affirmation implicite de Dieu ; elle est religieuse par elle-même, en son seul élan. Cette confiance première est un témoignage de la présence divine. Comment les choses auraient-elles cette noblesse, comment pourraient-elles se proposer à nous dans cette existence de droit, non de fait, si nous ne reconnaissons pas que notre adhésion procède d'un principe plus haut qu'elle-même ? Nous allons vers une reconnaissance de Dieu plus assurée, maîtresse d'elle-même, dans le prolongement de notre affirmation première. Mais nous ne pourrions pas la former si nous n'étions pas soutenus par notre premier élan, si nous ne savions pas le reprendre, le transposer. La conscience religieuse que nous formons alors reste conforme, sinon identique, à nos premières démarches. Elle traduit la même profondeur de l'âme. La pensée s'élève à Dieu en se recueillant en elle-même » (p. 160).

Jean-Dominique ROBERT

Jean-Jacques Rousseau et la crise contemporaine de la conscience. Colloque international du deuxième centenaire de la mort de J.-J. Rousseau. Chantilly, 5-8 septembre 1978. Un vol. 21 × 14 de 418 pp., Paris, Beauchesne, 1980.

Si le deuxième centenaire de Jean-Jacques Rousseau a suscité une abondante littérature, nous ne croyons pas nous tromper en disant que les actes du colloque de Chantilly seront parmi les meilleurs et les plus éloquents des témoignages de l'intérêt toujours actuel du grand penseur français. La maison Beauchesne et les organisateurs ont réussi le tour de force et de générosité de nous présenter non seulement les communications mais les *débats*, profondément passionnants, qui suivirent chaque communication particulière. La richesse

des thèmes apparaîtra rien qu'à la lecture des titres des divers exposés. Les voici : Jean-Louis Leura — *Rousseau et le milieu calviniste de sa jeunesse* ; Jean-Robert Armogathe — « *Émile* » et *la Sorbonne* ; Jean Lacroix — *La conscience selon Rousseau* ; Jeanine Eon — « *Émile* » ou le roman de la nature humaine ; Bernard Rousset — *La philosophie de Rousseau et la question de la directivité* ; Angèle Kremer-Marietti — *Droit naturel et état de nature chez Rousseau* ; Laurent Gagnebin — *Jean-Jacques Rousseau ou les chemins du réalisme. Le problème du mal* ; Pierre-Paul Clément — *Jean-Jacques Rousseau et l'origine du mal. Culpabilité et innocence* ; Victor Goldschmidt — *Le problème de la civilisation chez Rousseau* (et la réponse de d'Alembert au « Discours sur les sciences et les arts ») ; Francesco Gentile — *Le jeu politique du promeneur solitaire* ; Bertrand Lechevallier — *Jean-Jacques Rousseau comme précurseur de l'éducation nouvelle* ; André Ravier — *Jean-Jacques Rousseau et l'éducation d'une conscience d'homme*.

Le lecteur curieux des idées de Rousseau et qui entend aller au-delà des clichés traditionnels (avec condamnations ou portées aux nues unilatérales) trouvera dans cet ensemble de textes de quoi l'enrichir, en lui montrant combien sont difficiles et délicats les jugements que l'on peut porter sur une pensée aussi complexe que celle de Rousseau ; une pensée qui attire et révolte à la fois.

Jean-Dominique ROBERT

Bernard SICHÈRE, Merleau-Ponty ou le corps de la philosophie. Coll. « Figures », Paris, Grasset, 1982, (14 × 23 cm), 252 pages.

Le mérite de Merleau-Ponty, notait Simone de Beauvoir, dès 1945, est qu'il ne nous demande pas de nous faire violence ; et c'est à ce sentiment que fait écho J.-T. Desanti dans sa courte préface à ce volume quand il se rappelle ses impressions d'étudiant et de disciple face à Merleau-Ponty. C'était dans sa manière de « donner accueil à ce qui se laisse voir » que semblait résider sa discrète efficacité ; et c'est peut-être la raison de l'audience relativement faible que continue d'avoir cette pensée, comme si l'on préjugait (bien à tort) de sa portée à l'aune de cette apparente timidité. La principale qualité du livre de Sichére est de retrouver chez Merleau-Ponty et pour sa propre démarche cette force tranquille mais, paradoxalement, pour nous mener vers un questionnement